

leur pays, mettant en péril non seulement leur propre vie et celle de leurs enfants, mais aussi celle de tous les Israéliens qui ont été happés par la spirale de violence que provoque cette folie coloniale. Et personne ne leur demande de comptes. Certains de ces bandits se sont emparés de la terre illégalement, au cœur de la nuit, et personne n'a eu le courage de les faire évacuer. D'autres se sont installés avec l'appui de divers gouvernements israéliens qui ont tous – sans exception – approuvé cette grotesque entreprise » (p. 169).

Avec une seule clé, celle de l'architecture ou de l'urbanisme, *Une occupation civile* ouvre pratiquement toutes les portes pour comprendre pourquoi et comment « tous les gouvernements israéliens sans exception » ont colonisé, continuent de coloniser et continueront de coloniser si on ne les en empêche. Mais qui, « on » ?

—J.-C. PONS

ALAIN MÉNARGUES. *Les Secrets de la guerre du Liban. Du coup d'Etat de Bachir Gemayel aux massacres des camps palestiniens*. PARIS, ALBIN MICHEL, 2004, 553 p.

ZBIGNIEW BRZEZINSKI. *Le Vrai Choix. L'Amérique et le reste du monde*. PARIS, ODILE JACOB, 2004, 310 p.

L'invasion du Liban en 1982, un événement-matrice

De l'iceberg, les massacres de Sabra et Chatila ne furent que la partie visible, monstrueuse et barbare... Mais l'horreur était bien loin d'être un coup de tonnerre dans un ciel serein. Alain Ménargues a plongé dans les eaux mauvaises et sanglantes des deux années qui ont précédé le crime, et de cette partie immergée qui remonte aujourd'hui, c'est la genèse même de l'infamie qui se trouve dévoilée. En ce qu'il révèle de tragique sur l'histoire de l'invasion israélienne du Liban et de ses effets persistants, c'est là un livre préoccupant, alarmant, grave.

Même s'il s'agit d'une recherche partielle puisqu'elle est construite à partir des archives de l'une des parties engagées dans le désastreux

conflit libanais, il s'agit d'un travail remarquable, un véritable ouvrage de grand reporter. Qui apporte aussi une substance de poids à l'œuvre à venir des historiens, et de tous ceux qui, au Liban, auront le courage d'aller au devant du travail de mémoire et d'affronter le passé, même le plus détestable, pour mieux construire l'avenir.

Plusieurs années de recherche et surtout l'accès à des quantités étonnantes de documents, et plus particulièrement des procès-verbaux de réunions consignés comme le sont les minutes scrupuleuses des transcriptions de greffiers, ont permis un travail stupéfiant. Le terme n'est nullement exagéré. Il s'agit bien, grâce aux archives dont a pu disposer Alain Ménargues, des pièces « minutées » de la gestation d'une opération politico-militaire complexe dont le Liban et l'ensemble de la région continuent de payer un prix très lourd. On objectera, à raison, que les archives des autres protagonistes font défaut, mais Alain Ménargues ne prétend nullement faire œuvre d'historien, et moins encore d'analyste d'une histoire comparée de la guerre du Liban. Son travail est celui d'un grand reporter, celui qui relate et cherche à informer.

Et il y a dans ce livre des informations de première envergure, ne serait-ce que celle qui confirme, noms et détails précis à l'appui, la participation opérationnelle directe des unités israéliennes au massacres de Sabra et Chatila – les tueurs israéliens furent en effet les premiers des trois équipes successives de criminels qui se succédèrent dans les camps. Ou celles qui démontrent et confirment – dans la restitution du vocabulaire trivial de reîtres brutaux – que ces massacres avaient été prévus et planifiés de longue date sous la direction de Rafaël Eytan, qui était à l'époque le chef d'état-major israélien.

Il arrive qu'un auteur soit fasciné par son objet. Cela peut se déceler au détour d'une phrase, à des guillemets oubliées ici ou là... Mais il ne serait pas honnête de lire le livre à cette aune. La qualité de ce travail vient aussi du fait que son auteur s'efforce au contraire de s'effacer en permanence devant la masse de documents et d'informations dont il dispose, tout en cherchant à recouper et à confirmer le matériau en sa pos-

session. Et c'est bien comme un matériau de travail qu'il faut considérer cet ouvrage.

Sous cet angle, les documents publiés en annexe sont un outil rare. Il s'agit là d'un ensemble de clés qui sont les « codes d'accès » des épisodes successifs qui culmineront avec l'invasion du Liban. Les lire avant de s'immerger dans le livre permet de comprendre *in vivo* les détails de la stratégie des protagonistes offensifs (au sens de qui détient « l'initiative ») et leurs manœuvres respectives. « L'étude de la prise du pouvoir », le plan visant à phagocyter l'appareil légal de l'Etat, et notamment la présidence de la République (annexe 2), l'ambiguïté et la duplicité des « Directives américaines » (annexe 5), et surtout le « Plan M militaire » et le « Plan M politique » (annexes 9 et 10) instruisent « *les 722 jours tragiques qui vont de la conquête du pouvoir par Bachir Gemayel [i.e. dans les zones contrôlées par ses milices], à l'invasion israélienne et aux massacres de Sabra et Chatila [...] Après avoir, dans le sang, éliminé ses rivaux [...] il prend la tête de la milice chrétienne et s'impose, par la crainte, aux partis conservateurs chrétiens. Grâce à l'aide politique d'Israël, à l'action du Mossad* » et de l'armée israélienne, « *qui forment ses hommes, il consolide sa puissance militaire [...] passe une alliance politique avec Ariel Sharon et Rafäel Eytan [alors chef d'état-major de l'armée israélienne, aujourd'hui député d'extrême droite] pour chasser les Palestiniens du Liban*¹ ».

Il faudra aussi revenir sur « l'esprit » et la « doctrine » des promoteurs du coup d'Etat. Pour eux, ne sont « chrétiens » que ceux qui adhèrent à leurs thèses². Quant aux autres composantes de la société libanaise, elles ne sont au mieux que des entités déshumanisées dont seules comptent

1. Il est grand temps de mettre un terme à l'attitude complaisante et complice qui consiste à désigner l'armée israélienne par son acronyme hébreu « Tsahal » (armée dite de « défense » de l'Etat d'Israël – quelle ironie..) qui a pour objet de marquer du signe de « l'exception », une armée dite « exceptionnelle » d'un Etat dit « d'exception ». S'il y a exception c'est-à-dire anomalie, c'est bien dans l'impunité et la dérogation au droit commun dont bénéficient cette armée et son Etat depuis leur création. L'Etat d'Israël dans ses ambiguïtés congénitales illustre aussi par ailleurs la notion d'état d'exception comme « frange ambiguë et incertaine à l'intersection du juridique et du politique ».

2. Il est temps également d'invalidier l'usage culturaliste malsain du terme « chrétien » et notamment « chrétiens d'Orient » (cf. chronique dans ce même numéro).

l'instrumentation et la manipulation. Il n'est pas fortuit d'ailleurs que les projets phalangistes aient faits leur jonction avec le projet israélien de « remodelage » du Moyen-Orient élaboré par le conseiller de Menahem Begin, Oded Yinon, sous le titre de « Une stratégie pour Israël dans les années quatre-vingt ». La similitude du vocabulaire israélien et « phalangiste » (au travers du contenu des annexes) est frappante. Imprégné de l'école « culturaliste », sa terminologie est aujourd'hui intensivement en usage dans le discours américain sur l'Irak et l'inénarrable projet dit de « Grand-Moyen-Orient » (cf. R. El-Kareh, *REP* n° 91, p. 94).

C'est donc dans le maelström des deux années qui précèdent l'invasion du Liban que se prépare l'opération militaire. La densité des informations est telle qu'une analyse globale des révélations de ce livre rendront nécessaire un autre type de lecture et de synthèse. Il faudra y revenir avec la publication promise de la suite, puisque de ces « *secrets de la guerre du Liban* » – secrets parmi d'autres, bien sûr – un ouvrage complémentaire est appelé à paraître.

Chacun des 23 chapitres du livre appelle un commentaire. Passons sur la répugnance et le mépris qu'inspire la vulgarité nauséuse de standards complices et la déshumanisation de l'adversaire – Begin lui-même ne parlait-il pas des Palestiniens comme « *d'animaux à deux pattes* » ? Alors, comment s'étonner que l'un des commandants phalangistes ayant le souci de réaliser le « *souhait* » de son chef victime de l'attentat qui lui coûta la vie après avoir été désigné comme président de la République grâce aux pressions exercées par l'armée israélienne et les milices (dont le livre de Ménargues raconte les plus infimes détails) exprime son inquiétude auprès de Rafäel Eytan en ces termes : Il « *a toujours dit qu'il voulait raser les camps de Sabra et Chatila et les transformer en jardin zoologique. Est-ce que nous pourrions utiliser vos bulldozers pour réaliser son souhait ?* »

Mais comment ne pas être révolté par un Sharon dont l'obsession est de tuer Arafat et qui répète sans cesse : « *Tout renseignement sur les dirigeants terroristes est important. Il faut qu'ils soient tués pendant que nous sommes là* » (c'est moi qui souligne) ;

par ce Sharon qui prétend s'inquiéter du sort des chevaux de l'hippodrome de Beyrouth alors que la population de la ville, encerclée, privée délibérément d'eau, de vivres et d'électricité sur ordre israélien se terre sous les bombardements ; et qui s'en inquiète en termes choisis : « [...] *Si les terroristes n'ont pas des nourriture, ce n'est pas grave, mais il faut que les chevaux puissent manger...* »

Comment ne pas frémir lorsque ce même Sharon, manipulateur cynique de l'antisémitisme explique complaisamment à Pierre Gemayel (le fondateur du parti phalangiste), « émerveillé » par « *la puissance des juifs* » dans « *le monde* », le « *bon usage* » de la manipulation politique !

Comment ne pas sursauter lorsque ce même Sharon, qui veut empêcher à tout prix l'arrivée à Beyrouth d'une « force multinationale », donne ses directives à Bachir Gemayel en ces termes : « *Sarkis (le président libanais) doit déclarer publiquement qu'il y est opposé* ». Et qui ajoute : « *Il y a autre chose : la position du Liban aux Nations unies. Toutes les critiques ou les déclarations de votre représentant à New York rendent notre position très délicate. Est-ce que Sarkis peut demander à Ghassan Tuéni de se taire ?* » Et comment ne pas bondir en apprenant, une vingtaine de lignes plus bas, que le « nécessaire a été fait » puisqu'un « *message lui a été transmis* » par un ministre libanais en exercice, membre du fameux « Comité d'études stratégiques » (cf. le chapitre 1 intitulé « *Seize hommes pour un coup d'Etat* ») dont les seize membres (hauts fonctionnaires, magistrats, officiers de l'armée, etc., lesquels, ailleurs, dans n'importe quel autre pays auraient été convaincus de félonie) avaient été chargés « *d'étudier dans le plus grand secret toutes les possibilités permettant d'arriver au pouvoir* ». Transmis par ce « ministre », le message était le suivant : « *A la prochaine déclaration nuisible à mes intérêts, ta maison de Beit-Méry saute et tu ne pourras plus jamais remettre les pieds au Liban à moins que tu ne veuilles mourir.* »

Ce sont ces seize mêmes hommes qui vont s'atteler aux préparatifs des événements qui, « *du coup d'Etat de Bachir Gemayel aux massacres de Sabra et Chatila* », vont secouer l'histoire du Liban et laisser des séquelles profondes dont le pays n'est pas encore guéri aujourd'hui, loin s'en faut. Sans

rire et avec un cynisme qui est aussi l'un des fils conducteurs du livre, ce coup d'Etat rampant et minutieusement préparé sera appelé « *voie démocratique* ». Le livre de Ménargues est de ce point de vue d'une telle densité que la recension des révélations de toutes sortes n'est pas possible ici.

Nous voudrions toutefois en retenir pour l'instant l'un des éléments essentiels : l'objectif israélien énoncé avec une vulgarité obscène par Menahem Begin lui-même. Les buts de guerre israéliens étaient connus. Mais jamais auparavant ils n'avaient fait l'objet d'un témoignage exprimé avec autant de cynisme et de vulgarité. S'en prenant au numéro deux du Mossad, Menahem Navot, qui, deux années durant avait assuré le contrôle des progrès de la mainmise israélienne sur l'appareil dirigeant des milices et la mainmise rampante de ce dernier sur certaines des plus hautes institutions de l'Etat, mais qui n'avait pas réussi à imposer un « traité de paix » et la satellisation immédiate du Liban au moment opportun pour les dirigeants israéliens, le Premier ministre israélien de l'époque eut ces mots : « [Vous avez] *échoué dans la livraison de la marchandise phalangiste* ».

Cette phrase éclaire singulièrement le projet israélien : disloquer le Liban, le détacher de son environnement historique et le placer dans l'orbite israélienne. Comme le montre l'ouvrage d'Alain Ménargues, les dirigeants des milices phalangistes et leur « comité stratégique » étaient allés très loin dans cette voie. Mais leur propre minutage de l'opération ne correspondait pas aux impératifs immédiats des dirigeants israéliens alors soumis à la double pression de leur opinion interne et de l'opinion internationale et qui voulaient absolument « *que sonnent les cloches des églises* » pour « *célébrer la libération du Liban par Israël* ».

Cet aspect du livre est important. Il permet d'instruire la suite des événements. Nous y reviendrons dans un texte ultérieur. L'on peut dire déjà, toutefois, que la situation que connaît le Liban depuis 1990 et jusqu'à ce jour peut être analysée au travers de la tentative de satellisation du pays par Israël. Nombre de situations et d'événements politiques survenus plus tard, notamment la nature des liens complexes et contraignants tissés, depuis, entre Beyrouth et Damas,

'inscrivent dans cette perspective et y trouvent souvent non une justification, mais une explication. Comme si le mouvement de l'histoire du Liban depuis l'invasion israélienne était tributaire d'une sorte d'effet boomerang. Cette invasion est de ce point de vue un « événement-matrice ».

Un autre élément doit être aussi mis en évidence, pour ses implications actuelles et ses conséquences : l'invasion israélienne du Liban n'aurait pas été possible sans la *jonction/fusion/confusion*, l'époque, de la politique américaine « proche-orientale » sous la direction d'Alexander Haig, alors titulaire du Département d'Etat, et de la politique israélienne sous la houlette de Sharon, comme fort du trio qu'il constituait avec les deux autres représentants de l'extrême droite israélienne, Itzhak Shamir et Menahem Begin, héritiers de Jabotinski. Aujourd'hui, les extrêmes droites sont au pouvoir tant à Washington qu'en Israël. La jonction/fusion/confusion connaît de nouvelles formes, et l'armée américaine est désormais installée en Irak. Ces conditions créent un environnement propice à de nouvelles dislocations au Moyen-Orient. Nous y reviendrons aussi.

Constatons cependant une différence de taille. En 1982, le monde était divisé en deux blocs. Il ne l'est plus aujourd'hui ; et l'Etat fusionnel des États-Unis et d'Israël est devenu un élément central de la situation moyen-orientale. Si les théories des néoconservateurs et des chrétiens sionistes – dont de très nombreux représentants ont installés aux commandes à Washington – sont connues, cet Etat fusionnel est maintenant théorisé au-delà même de ces cercles. Bien plus intelligent et dangereux que les *neocons*, Zbigniew Brzezinski vient confirmer dans son dernier livre le tropisme israélien des États-Unis comme un postulat structurel de la politique étrangère américaine. Si des divergences, notamment de méthode et d'*intelligence*, subsistent entre lui et les néoconservateurs, rien ne les oppose sur le fond. Le nouveau livre de Brzezinski pour sous-titre « L'Amérique et le reste du monde ». Curieusement c'est aussi le sous-titre de son précédent ouvrage *Le Grand Echiquier*, où il théorisait déjà l'Impérium. C'est justement cette « centralité américaine » du monde qui est aujourd'hui l'un des moteurs du désordre mon-

dial. La centralité de « l'appareil militaire d'Etat israélien » au sein des nouveaux découpages américains de la planète et de leurs dispositifs stratégiques (le « Grand Moyen-Orient » après « l'Eurasie »...) est plus qu'inquiétante. La lecture du livre de Brzezinski donne à voir ce que pourra être d'un point de vue structurel la politique étrangère américaine dans les années à venir, au-delà des folklores électoraux états-uniens, et quel que soit le vainqueur des élections américaines. Si la fusion conjoncturelle des politiques israéliennes et américaines a permis, en 1982, l'expédition meurtrière et désastreuse du Liban, qu'en sera-t-il maintenant que cette fusion est structurelle ?

Il n'est pas étonnant que *Le Vrai Choix* de Brzezinski ait été salué autant par Samuel Huntington que par Paul Wolfowitz qui y ont vu respectivement la réflexion « *d'un géostratège visionnaire et résolu, dans la tradition de Bismarck* » et celle de « *l'un des spécialistes les plus avisés des affaires internationales, un maître dans l'art de la stratégie* ». Si les deux sinistres architectes intellectuels et opérationnels des calamités américaines le disent...

—RUDOLF EL-KAREH
Août 2004

ELIAS SANBAR. *Les Palestiniens. La photographie d'une terre et de son peuple de 1839 à nos jours*. PARIS, HAZAN, 2004, 383 p.

C'est en 1839, l'année même de l'invention de la photographie, que fut réalisé le premier daguerréotype (négatif sur métal et donc exemplaire unique) de la Palestine. Le premier calotype (négatif sur papier et, partant, reproductible) du même pays remonte à 1849. Le daguerréotype est dû à un Français ; et à un Anglais le calotype. L'entrée de la Palestine dans le champ de la vision des photographes occidentaux est donc précoce. Sauf que l'entrée dans l'espace technique de l'image ne signifie pas toujours la constitution d'une véritable visibilité pour l'objet regardé. Elle ne garantit nullement qu'il soit pris en charge par un regard, appréhendé dans sa